

SUITE DEPECHEES.

Bulletin météorologique.

Washington, 22 septembre.—Indications pour la Louisiane.—Temps généralement beau; vents légers et variables.

DERNIERE HEURE.

Rupture des relations entre la Colombie et l'Italie.

Colon, Colombie, 22 septembre.—Par voie de Galveston.—Des avis reçus de Bogota, capitale de la Colombie, annoncent que toutes les relations sont rompues entre la Colombie et l'Italie, en conséquence des agissements du gouvernement italien dans l'affaire Carruti, agissements que les autorités de la Colombie considèrent arbitraires et en violation du traité de 1892, traité conséquemment annulé.

Des avis de Carthagène annoncent que le gouvernement colombien consent, d'après des bruits mis en circulation, à payer l'indemnité de dix millions de francs réclamée par Bunchard, McTaggart et Cie à la suite de la violation du contrat du chemin de fer Antiguayan.

Le colonel Piquart à la prison du Cherche-Midi.

Paris, France, 22 septembre.—Piquart a été transféré aujourd'hui à la prison militaire du Cherche-Midi.

«Le Matin» affirme qu'il a obtenu des informations authentiques établissant que le nom de Dreyfus n'a jamais été mentionné dans la masse de documents présentés contre lui. Le journal mentionne que le seul document sérieux est le «bordereau». Les documents présentés ne comprennent absolument rien, à part, que des fragments de lettres à Dreyfus; et les constituant, ajoute «Le Matin», un tel conte de fées qu'aucune personne d'esprit sages ne révérait pas d'y croire.

Rêve et Réalité.

Madrid, Espagne, 22 septembre.—Au cours d'une interview l'amiral Cervera a dit que sa conscience était sereine au sujet de Santiago. Les journaux, a-t-il dit, deviennent grandes par leurs victoires et non par leurs défaites, quelque glorieuses qu'elles puissent être. L'Espagne a vécu dans un rêve et elle se trouve maintenant en face de la réalité. L'amiral a ajouté que ses navires n'avaient pas été détruits dans la bataille mais par l'incendie.

Le général Toral, qui commandait les forces espagnoles qui ont capitulé à Santiago, est également arrivé à Madrid.

Son arrivée n'a aucunement attiré l'attention. Il est malade et garde le lit.

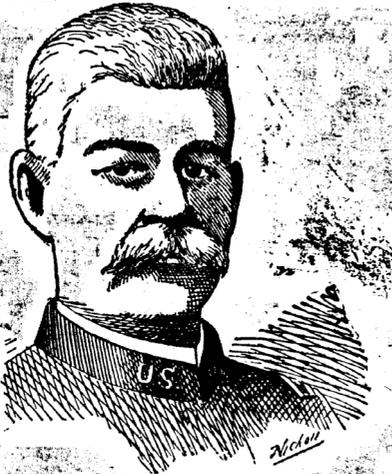
Perte d'un navire français.

Paris, France, 22 septembre.—Le navire français «Vile de Fécamp» a sombré aujourd'hui au large de Fécamp. Les hommes de l'équipage et trente-six personnes ont péri.

La récolte de blé en France.

Paris, France, 22 septembre.—La récolte de blé en France cette année est estimée à 123,000,000 d'hectolitres.

C'est la plus forte récolte depuis 1874, quand le rendement a été de 174,000,000 d'hectolitres. Cette récolte rend la France indépendante des blés étrangers.



MAJ. GEN. HENRY W. LAWTON.

Cet officier distingué dont nous publions tous les matins le bulletin sanitaire de Santiago en a le commandement militaire. Il est de l'Ohio et âgé de 55 ans. Il débuta dans la carrière des armes à l'époque de notre guerre civile dans un régiment de volontaires de l'Indiana. Quand éclatèrent les hostilités entre les Etats-Unis et l'Espagne, il était lieutenant-colonel. C'est sa valeur sur le champ de bataille qui lui valut sa promotion au généralat.

Les Enquêtes sur les Commissariats de l'Armée.

Il y a eu, pendant les quelques semaines qu'a duré la guerre hispano-américaine qui vient de se terminer d'une si triomphale façon, une effroyable quantité de décès et de maladies, non pas seulement au loin, devant l'ennemi, sous la tente, dans les parages malsains où s'était portée la lutte, mais aussi, et surtout, dans notre propre pays, dans les campements improvisés, plus ou moins bien installés, où l'on massait les troupes, avant de les envoyer au combat. Il y en a eu, au Sud-Est, sur les plages de la Floride; il y en a eu, au Sud-Ouest, dans des régions renommées pour leur parfaite salubrité; il y en a eu au nord, au nord-est, au nord-ouest, au centre même du pays, partout enfin, où le gouvernement s'est avisé de grouper quelques régiments, pour les accoutumer aux manœuvres et à la vie des camps; et, partout, se sont manifestés les mêmes symptômes essentiels ou accidentels, dont on ne s'est pas encore jusqu'ici rendu un compte exact, mais qui prouvent jusqu'à l'évidence, que tous ces maux doivent être attribués à une seule et même cause.

C'est de ce côté-là, sans doute, que doivent se porter toutes les attentions, toutes les recherches de la science. Mais, en attendant que l'on ait trouvé les vrais remèdes à toutes ces maladies, il est bon que l'on s'occupe d'abord de l'administration des armées, au point de vue de l'hygiène et des subsistances. C'est là surtout qu'il faut chercher les principales causes du mal qui a miné tant de braves gens, naguère pleins de santé et de vigueur, aujourd'hui devenus rachitiques et condamnés peut-être à rester invalides, durant toute leur existence.

Il est donc bon, utile, salutaire que l'administration supérieure fasse recherches sur recherches, enquêtes sur enquêtes, pour découvrir les vices qui se sont glissés dans les commissariats, afin d'éviter à tout jamais le retour de semblables calamités.

Pendant les inspections auxquelles se livre, à l'heure qu'il est, un peu trop tardivement peut-être, le secrétaire Alger, des gé-

néral se sont plaints amèrement de certaines négligences coupables, de certains mauvais vouloir de commissaires de guerre qui ne daignaient même pas répondre aux demandes qu'on leur adressait, si pressantes fussent-elles. Il faut immédiatement mettre un terme à ce désastreux état de choses.

Rien n'est sacré comme l'armée; c'est le bras de la nation. Sans elle, aucune entreprise nationale n'est possible. Le nationalisme n'a rien à y voir et il faut l'en bannir à tout jamais. Malheur à tout pays qui ne soigne pas ses soldats comme un père de famille soigne ses propres enfants; il sera bien vite rayé de la liste des nations.

LEON XIII ET LE PROTECTORAT.

Voici le texte complet du document pontifical au sujet du protectorat de la France en Orient. Répondant au cardinal Langénieux, le Pape écrit:

Notre cher fils, C'est avec une vive satisfaction que nous avons appris, par votre lettre, que des hommes éminents ont eu la pensée de former en France un Comité national pour la conservation et la défense du protectorat français en Terre Sainte. Nulle entreprise ne saurait mieux répondre aux généreuses et chevaleresques traditions de votre noble patrie, qui fut par excellence la terre des Croisés. Depuis lors, bien des siècles ont été écoulés, bien des assauts ont été livrés à l'Eglise pour affaiblir la foi. Mais le culte des Lieux Saints s'y est maintenu en tous temps. Si, à certains intervalles, ce culte a quelque peu paru s'affaiblir, nous le voyons aujourd'hui s'affirmer avec éclat dans ces pacifiques pèlerinages de la piété chrétienne que nous avons été si heureux d'encourager à diverses reprises. Nous ne pouvons, de même, que louer hautement l'œuvre heureusement inaugurée, nouvelle dans la forme, ancienne dans son esprit: elle nous semble répondre à des besoins de jour en jour plus urgents. Nul n'ignore, en effet, que vous avez, notre cher fils, constaté de vos yeux combien sont en souffrance

et de quels dangers sont menacés les intérêts catholiques en Palestine. Ces intérêts, comme on sait, se rattachent particulièrement à la propriété et à l'usage des sanctuaires élevés, par la piété de nos ancêtres, là même où se sont opérés les mystères de la Rédemption des hommes: les ennemis du nom catholique redoublent d'efforts et d'activité pour entraver dans ces mêmes sanctuaires la piété des fidèles enfants de la sainte Eglise. L'œuvre dont vous nous parlez, notre cher fils, a donc surgi à l'heure propice, et nous en espérons pour l'avenir les plus féconds résultats. La France a en Orient une mission à confier: noble mission qui a été consacrée non seulement par une pratique séculaire, mais aussi par des traités internationaux, ainsi que l'a reconnu de nos jours notre Congrégation de la Propagande, par sa déclaration du 22 mai 1888.

Le Saint-Siège, en effet, ne veut rien toucher au glorieux patrimoine que la France a reçu de ses ancêtres et qu'elle entend, sans nul doute, mériter de conserver, en se montrant toujours à la hauteur de sa tâche. Nous désirons que les membres de l'association déjà formée, s'inspirant pleinement de ces vues élevées et ayant à cœur les grands intérêts de la religion et de la patrie, prêtent à la France un concours généreux dans l'accomplissement de son mandat six fois séculaire. Puisent ces efforts réunis assurer à l'Eglise catholique en Orient une existence paisible et lui permette de travailler avec succès à l'extension de la vraie foi et au retour des brebis égarées au bercail de l'unique et suprême Pasteur. Et maintenant, comme gage de notre paternelle affection, nous vous accordons, notre cher fils, la bénédiction apostolique.

Donné à Rome, près saint Pierre, le 20 août de l'année 1898, de notre pontificat la vingt-unième.

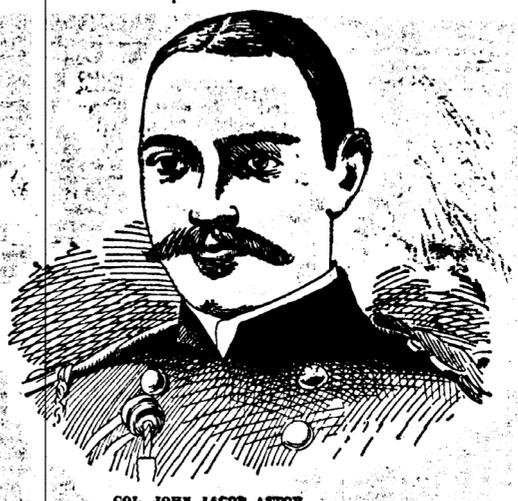
LEO P. P. XIII.

P. S.—La circulaire de la Sacré Congrégation de la Propagande, visée par le Souverain Pontife, est très explicite: On sait que depuis des siècles le protectorat de la nation française a été établi dans le pays d'Orient, et qu'il a été confirmé par des traités conclus entre les gouvernements. Aussi, l'on ne doit faire à cet égard absolument aucune innovation: la protection de cette nation, partout où elle est en vigueur, doit être religieusement maintenue, et les missionnaires doivent en être informés, afin que, s'ils ont besoin d'aide, ils recourent aux consuls et autres agents de la nation française.



LIEBKNECHT.

M. W. Liebknecht, le célèbre député socialiste au Reichstag, interrogé par le «Figaro» sur le désarmement, a répondu par la lettre suivante, que le journal a reproduit en faisant ses plus expresses réserves sur les tendances révolutionnaires et antisémites du député allemand:



COL. JOHN JACOB ASTOR.

Le colonel Astor, un des hommes les plus riches des Etats-Unis, est justement cité comme un des officiers les plus valeureux de l'armée américaine. Il fait partie de l'état-major du général Shafter et a pris une part active à la courte, mais glorieuse, campagne devant Santiago. Quand fut déclarée la récente guerre, le colonel Astor organisa une batterie légère qu'il équipa à ses frais, \$75,000. Astor devait partir pour les Philippines, mais le ministre de la guerre préféra l'envoyer à Santiago.

Offenbach-sur-Mein. (En voyage.)

Tres honorable monsieur, Le vœu du Tsar est réalisable, mais pour le réaliser, il faut que les gouvernements des politiques, celui du Tsar avant tout, soient abolis et que les peuples, comme les individus, soient maîtres absolus de leur destin. Et cela n'est pas possible sous le règne du capitalisme qui pour se soutenir a besoin du militarisme.

La proposition de la diplomatie russe n'est qu'une farce jouée pour couvrir les retraites des Russes dans l'Asie orientale et pour causer des embarras aux Anglais.

Agrez mes sentiments respectueux.

W. LIEBKNECHT.

6 septembre 1898.

Les chats de M. François Coppée.

On a annoncé que le maître François Coppée, qui villégiature en ce moment sur la côte normande, avait appris là-bas la perte de ses chats!

Si grave nouvelle méritait une enquête immédiate, et voici ce que, me Oudinot, on a appris. M. François Coppée hérite les chats au point de nourrir volontiers ceux du voisinage, mais naturellement ses préférences sont pour ceux qui lui appartiennent: il en a eu, paraît-il, jusqu'à dix. Au commencement de cette année encore, il lui en restait deux: une chatte superbe et un chat siamois—dont l'anatomie, le robe et les yeux étaient assez bizarres au possible—faisaient assez mauvais ménage.

Un jour même, pendant la maladie de leur maître, les deux chats se livrèrent, sur la cheminée du poêle, une bataille en règle, sans souci des bibelots qui furent bientôt réduits en miettes. La souris et la domestique du malade accoururent scandalisées, mais elles trouvèrent le poêle riant aux éclats tant cette querelle l'avait amusé.

M. François Coppée, d'ailleurs, se montre plein de mansuétude pour ses pensionnaires, et rien ne le divertit autant que de leur voir dérober, sur sa table, la volaille qui s'appropriait à manger. Soule, la cuisinière n'est pas contente; mais elle n'en laisse rien voir. Le siamois et ses compagnons, peut-être parce qu'ils étaient trop choyés, moururent quelque temps avant le départ du poêle pour la côte normande, et c'est ce qui a

donné lieu sans doute à l'information dont on a parlé plus haut. Mais, qu'en se rassure, M. François Coppée, à son retour, trouvera une jolie petite chatte, que se concierge élève à son intention.

Au surplus, le nombre de ses chers pensionnaires ne tardera pas à augmenter, car depuis longtemps des admiratrices se font un devoir de lui envoyer—souvent anonymement—quelques-uns des jolis animaux chautés par Baudelaire. C'est ainsi que, l'an dernier, une petite femme de chambre déposa chez le poète des «Humiles» une bourriche et s'écria sans mot dire. La bourriche contenait une superbe chatte angora!

AMUSEMENTS.

Théâtre St-Charles.

«In Mizoura» continue à attirer la foule au St-Charles. La pièce est intéressante et bien interprétée; mais les principales attractions, chaque matinée, chaque soirée, sont la charmante Sabel, qu'on ne se lasse pas d'entendre, et Dircy, qu'on ne se lasse pas de voir et d'admirer. Avec de pareils artistes, un théâtre ne déçoit jamais.

Offre généreuse.

La maison Mariani et Cie, de New York, enverra gratuitement à quiconque lui en fera la demande, un livre renfermant les portraits de tous les personnalités éminentes de notre époque. Voir l'adresse de la maison dans une annonce que nous publions plus loin.

Athénée Louisianais.

CONCOURS DE 1898.

L'Athénée propose le sujet suivant aux personnes qui désirent prendre part au concours de cette année:

Etude sur Chateaubriand.

Les manuscrits seront reçus jusqu'au 1er mars 1899 inclusivement. L'auteur du manuscrit qui aura été jugé le meilleur, recevra une médaille d'or et un prix de cinquante dollars en espèces.

L'Athénée, s'il le juge utile, accordera une seconde médaille. Toute personne résidant en Louisiane est invitée à concourir. Les manuscrits devront être écrits aussi lisiblement que possible sur papier écru, réglé, avec

une marge, et seulement sur le verso et les lignes. Ils ne devront pas dépasser 25 pages.

Chaque manuscrit sera remis sans nom d'auteur, mais portant une épigraphe ou devise qui sera reproduite sur une enveloppe cachetée, dans laquelle l'auteur aura écrit son nom et son adresse.

Le comité nommé pour examiner les manuscrits, ouvre seulement l'enveloppe contenant le nom du concurrent qui a mérité le prix pour s'assurer qu'il est dans les conditions du concours.

Le comité pourra accorder des mentions honorables, s'il le juge convenable.

Tout manuscrit couronné sera publié dans le journal de l'Athénée. La présentation des prix se fera dans une séance publique. On réunira, pour la circonstance, tous les éléments d'une fête littéraire et artistique.

Le nom du lauréat ou de la lauréate sera proclamé après la lecture du manuscrit qui aura obtenu le prix.

Les devises des concurrents à qui des mentions honorables auront été accordées, seront lues devant le public.

Les candidats devront se soumettre strictement aux dispositions du programme.

Les manuscrits dans aucun cas ne seront rendus.

Tout candidat qui fera connaître sa devise sera mis hors de concours. Toute personne qui aura obtenu la médaille, ne pourra plus concourir.

Les manuscrits seront adressés au secrétaire.

Le Secrétaire perpétuel, BOU. BOUEN, P. O. Box 738.

Table with subscription rates for 'L'ABELLE' in various editions: Edition Quotidienne, Edition Hebdomadaire, Edition du Dimanche.

Table with subscription rates for 'EDITION QUOTIDIENNE' and 'EDITION HEBDOMADAIRE'.

Table with subscription rates for 'EDITION DU DIMANCHE'.

Edouard, frappé de stupeur, se dégagea des bras de sa maîtresse. Valentine se leva et debout, ne perçant pas une ligne de sa taille, se tint prête à faire face à l'orage. —C'était donc vrai, dit M. Barnnett, d'une voix sourde, j'étais trahi par ma femme et par mon fils! —N'accusez que moi, dit-elle impudemment, c'est moi seule qui ai entraîné Edouard; il n'a fait que céder à mes avances. —Quand on ne peut se justifier soi-même, on ne se mêle pas de défendre son complice. Elle eut un sourire dédaigneux qui exaspéra encore la fureur du mari trompé. —Souriez donc et glorifiez-vous de votre infamie, impudicité, perfidie, rapacité, tels sont les noms qu'on devrait vous donner.

—J'en ai la preuve dans une lettre que vous adressâtes à M. de Valmont, votre amant, dont vous avez répudié l'amour dès qu'on a fait miroiter mes millions à vos yeux. —Et cette lettre, vous l'avez obtenue d'une fille, d'une Eléna. C'est une alliance dont je vous félicite! —Quand elle serait ce que vous dites, cela vous justifierait-il? —Vous êtes en veine d'éloquence, continuez, dit-elle effrontée. —Oui, je continuerai, car ce n'est là que le début d'une carrière féconde en ignominies. Les lauriers de Phédro, l'épouse aux passions sans frein, vous empêchaient sans doute de dormir, car c'est au foyer de votre mari, parmi ses fils que vous êtes allés chercher un complice. Vous ne vous êtes pas contentés d'être une Messaline, vous avez voulu y joindre l'incesteux amour de Phédro. Elle opposait un front d'airain aux outrages sanglants dont la flagellait son mari. Par une fibre ne remuait sur sa figure impudente. —Avez-vous fini, dit-elle, et me permettrez-vous de répondre quelques mots à votre réquisitoire? —Oui, j'ai violé la foi conjugale; oui, j'ai aimé votre fils avec passion; mais ne vous en prenez

qu'à vous-même de votre déconvenue. —Quand je vous ai épousé, vous aviez quarante quatre ans, je n'en avais pas vingt. Comment avez-vous pu supposer qu'une jeune femme belle, du moins vous le lui avez dit souvent, resterait fidèle à un homme qui était sur le second versant de la vie? Il aurait fallu faire pénétrer dans ses veines assez de glace pour refroidir les instincts de la nature. Vous avez voulu jouer le rôle d'un Bartholo, ne vous étonnez pas de partager son sort. —Vous avez laissé entendre que j'avais fait un marché, que je vous avais livré ma jeunesse en échange de vos millions. Avez-vous observé les termes du contrat? Ou sont les millions que je devais partager avec vous? Vous les avez perdus; au lieu d'être associée à votre opulence, je suis associée à votre misère. —Nous avons tous les deux manqué à nos engagements, je n'ai fait que prendre l'avance. C'est excès d'effronterie mit M. Barnnett hors de lui. Il avait le droit de l'écraser de son mépris et c'était elle qui le bravait. —Misérable! misérable! s'écria-t-il. —Il ne put en dire davantage, un flot de sang lui monta au visage; les veines de son cou se gonflèrent; il porta la main à sa cravate pour la dénouer, il n'y

réussit pas; ses bras battirent l'air et il tomba comme une masse. —Aux cris désespérés d'Edouard, les serviteurs accoururent. James était au milieu d'eux; il jeta un regard furieux sur son frère. —Malheureux, dit-il, tu as tué notre père! Edouard ne répondit rien, il ne fit pas un mouvement, il était inerte, comme anéanti par la douleur; Valentine conservait son attitude insolente. —On transporta M. Barnnett sur son lit, il fut quelque temps avant de reprendre ses sens. Des soins énergiques parvinrent cependant à triompher de l'état comateux dans lequel il se trouvait. —Il ouvrit les yeux et regarda autour de lui; il semblait sortir d'un songe affreux et se demanda si la scène qui l'avait terrassé était bien réelle. —Puis deux grosses larmes coulèrent sur ses joues flétries et un sanglot s'échappa de sa gorge. —Suivant le vers du poète, il avait cherché la lumière, et lorsqu'elle avait éclaté à ses yeux, son cœur s'était brisé. —James lui avait pris la main. —Je suis là, mon père, dit-il, je vous aime. —Oui, tu me restes, James, il ne me reste que toi. —Et Eléna, mon père. —Oui, Eléna, pauvre enfant, elle n'est pas responsable du

crime de sa mère. —Il resta quelques instants silencieux, puis demanda qu'on lui amène. —L'enfant s'approcha du lit de celui qu'elle considérait comme son père. —Elle ne comprenait pas encore la douleur, mais déjà devinait la souffrance. —En voyant les yeux humides de M. Barnnett, elle aussi se sentit triste. —Tu as du bobo, papa, dit-elle. —Oui, Eléna, tu ne sais pas. Hélas! tu sauras plus tard, pauvre enfant, pauvre enfant! —Il rebomba dans ses réflexions silencieuses, sa vue lui faisait mal. —Emmenez la, dit-il à la gouvernante. —James resta seul avec son père. —Du courage, mon père, lui dit le jeune homme, nous serons deux à souffrir ensemble. —Du courage, ah oui, il en faut souvent dans la vie. Nous aurions pu être si heureux! —Oh! cette femme! un moment si tu avais vu comme elle me bravait! —Oubliez-la, mon père, elle est morte pour vous. —Tout espoir est mort pour moi; c'est un écroulement, il ne me reste rien. —Oubliez-vous que je suis là! —Oui, c'est vrai, il faut que je vive pour toi; j'essaierai, nous

essaierons. —Le nom d'Edouard ne fut pas prononcé; c'était là surtout qu'était la plaie saignante de son cœur. —M. Barnnett était d'une constitution exceptionnellement vigoureuse. La puissante vitalité de l'Anglo Saxon fut bientôt vaincue par son affaiblissement. —Il voulut se lever. James avait peur qu'il ne présumât trop de ses forces, mais les jambes du banquier le soutinrent sans trop de peine. —J'étouffe ici, dit-il, j'ai besoin de prendre l'air. —Appuyez-vous sur mon bras, mon père, nous allons faire un tour au jardin. —Soutenu par son fils, M. Barnnett descendit les marches de l'escalier. —Les ombres du soir commençaient à descendre sur les allées du jardin. Tous les deux marchaient lentement, se parlant peu. James sentait trop l'impuissance des consolations. —Cependant la sérénité de la nature ramena un peu de calme dans l'âme torturée de M. Barnnett. —Ils allaient au hasard, revenant sans s'en apercevoir sur le chemin déjà parcouru. —Tout à coup une détonation se fit entendre, elle partait de l'habitation. —Mon Dieu! qu'est-ce encore dit M. Barnnett. —Un tremblement nerveux agi-

ta tous ses membres; il serait tombé si James ne l'avait soutenu; un banc se trouvait tout près, il y fit asseoir. —Quelques minutes s'écoulaient dans un silence lugubre. Puis ils virent passer tout près d'eux, dans une allée latérale, une femme affolée, courant d'une marche rapide, c'était Valentine; James crut distinguer sur sa robe bien pâle des plaques de saug. —Ils ne devaient apprendre que trop tôt ce qui venait de se passer. —Pendant qu'on emportait M. Barnnett, Valentine ne manifesta aucune émotion; elle resta froide et insultante sous les regards de réprobation qu'en lui adressait. —Quand le triste cortège eut disparu à l'entrée de la maison, elle se retourna vers Edouard. —Il était affaibli par le caprice dans une immobilité de statue. Ses yeux hagards étaient ceux d'un homme étranger à la réalité ambiante. (A continuer)

Mrs. Winslow's Gooding Syrup has been used for over 150 years by MILLIONS of MOTHERS for their CHILDREN WHILE TETHERING, FOR PERSISTENT COUGHS, FOR BRONCHITIS, FOR SOFTENING THE THROAT, FOR ALL THE COMMON CHILD DISEASES, AND IS THE BEST AND MOST EFFECTIVE REMEDY FOR ALL THESE AFFECTIONS. It is sold by DRUGGISTS, and by the best of every part of the world. Be sure you get Mrs. Winslow's Gooding Syrup, and use no other kind. It costs three cents a bottle.